

IDEES & DEBATS

art&culture

« *Demi-Véronique* » en demi-teinte aux Bouffes du Nord

Philippe Chevilley
@pchevilley

Un petit goût d'inachevé ou une inspiration légèrement en berne ? Le nouvel opus que nous offrent Jeanne

Candel et sa compagnie La Vie brève aux Bouffes du Nord (créé à l'été dernier à la Comédie de Valence) nous a laissés sur notre faim. L'idée de départ est plutôt belle. Créer un spectacle quasi muet (sauf le prologue), clownesque et poétique, à partir de la 5^e Symphonie de Mahler : explorer les oranges, les silences et les fantômes cachés de cette œuvre phare ; enchaîner les moments suspendus, rappelant ce geste du toréador, la « *Demi-Véronique* », qui donne son titre intrigant au spectacle... voilà de quoi susciter la curiosité et l'envie du spectateur.

Lorgnant plutôt vers « La Chute de la maison Usher » de Poe que vers « La Mort à Venise » de Visconti (et sa BO mahlérienne), Jeanne Candel et sa scénographe Lisa Navarro ont conçu un décor sombre de maison calcinée, aux murs pleins de chaussetrappes, bordée de terre noire et de flaques d'eau. Un peu plus d'une heure durant, un trio bouffe (Jeanne Candel, Lionel Dray et Caroline Darchen) va l'habiter, la démolir, en faire son terrain de jeu. Dès l'introduction parlée, on éprouve des sentiments mitigés. Lionel Dray joue les Messieurs Loyal chef d'orchestre, apostrophant le public, puis fai-

SPECTACLE
Demi-Véronique
de Jeanne Candel

Paris, Bouffes du Nord,
01 46 07 34 50,
du 6 au 17 novembre. 1 h 10.

sant mine d'incarner chaque spectateur : c'est très fort et drôle, mais la logorrhée qui suit sur les métamorphoses part en queue et le soufflé retombe.

Le spectacle enchaîne les performances plus ou moins cocasses et réussies, sur les quatre premiers mouvements de la 5^e. La danse sauvage (et arrosée) de Jeanne Candel fait son petit effet. Les numéros d'équilibriste avec biscottes ou de cracheur de feu (très) décalé font marcher les zygomatiques. Le combat avec le « poisson invincible » traîne en revanche en longueur, tout comme le jeu avec les oreilles géantes amovibles. Le temps apparaît davantage étiré que suspendu.

Temps étiré

Jeanne Candel et ses acolytes ne font pas grand-chose de l'adagio tragique. Le final qui s'affranchit de Mahler – la lente dévoration d'une brioche sur une lancinante chanson orientale – permet de clore le spectacle sur une bonne note étrange. On est loin de la folie du « Goût du faux » et des détournements irrésistibles de « Didon et Enée » de Purcell ou de l'« Orfeo » de Monteverdi. Mais, on reconnaît par instants dans cette « *Demi-Véronique* » inaboutie, l'atmosphère et cette quête d'inédit qui font la signature de Jeanne Candel. De quoi rester optimiste sur la suite de ses aventures artistiques. ■



Avec son collectif, Jeanne Candel s'est fait connaître en 2013 grâce au *Crocodile trompeur / Didon et Enée*. PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

«Demi-Véronique», lambeaux de Mahler

Créé par le collectif la Vie brève et incarné sans aucun texte par Jeanne Candel, Caroline Darchen et Lionel Dray, ce touchant ballet théâtral est une odyssee sensorielle bercée par la «5^e Symphonie».

Il parle pendant qu'on s'installe. Hissé sur des briques blanches, il lève haut la jambe et la brique attenante, pour désigner les spectateurs «en altitude». Il nous apostrophe, nous dit qu'il nous accompagne, qu'il ne faut pas paniquer, «quel enfer, ce monde de sacs, de manteaux», «dépêchons-nous, prenez votre temps». Il lance des onomatopées, souligne ses bruits avec ses mains, prédit à haute voix ce qu'il imagine le public et fournit les commentaires de leurs pensées secrètes. Il se met simultanément à notre place et à la sienne. Au fur et à mesure de son soliloque, ce nouveau monsieur Loyal adopte graduellement, sans que ce ne soit appuyé, des accents et des tournures

de phrase de quelqu'un qu'on reconnaît bien (ou pas du tout, peu importe). Il improvise des aphorismes et des comparaisons qui semblent de plus en plus sortir de la bouche du plus célèbre des cinéastes helvétiques. Mais oui, on est face à un clown qui se prend pour Godard, celui de la décennie 80, lorsque la moindre de ses sentences était guettée des journalistes ravis d'être intimidés. «Les mauvaises questions, c'est comme les mauvaises cheminées; des cheminées qui n'ont pas de tirage, on se prend toute la fumée...» Il disserte sur l'attente sans but, «l'attente neutre» qu'il recherche. Il «touille» les lignes de sa main. Un double féminin se tient derrière lui, cachée par un rideau

type cabine de Photomaton qui cadre le regard du public et qu'elle déplace en même temps qu'il bouge. On ne remarque donc pas tout de suite le jardinet boueux, devant une façade de pavillon fragile où évoluera un crépuscule des sentiments. On le remarque d'autant moins que le décor précaire – qui se fonde à merveille dans la vétusté cramoisie des Bouffes du Nord – est plongé dans l'obscurité.

Paysage mental. Quand et comment commence une représentation? Quand et comment un acteur se déplace-t-il dans un autre corps? Faut-il plonger la salle dans le noir? Quoi qu'il en soit, ce noir advient, et le burlesque du faux Godard glisse dans celui d'un comédien du muet. Ils sont deux, puis trois, à occuper l'espace silencieusement et c'est à une aventure sensorielle que cette création collective de la compagnie la Vie brève, constituée entre autres

des trois comédiens Jeanne Candel, Caroline Darchen et Lionel Dray, nous convie. Le spectacle est d'abord un paysage mental. Celui d'une façade désolée, qui ouvre sur trois fenêtres laissant voir les mêmes motifs de papier peint. La maison semble curieusement peu remplie – d'ailleurs, sa façade ne cessera d'être trouée et attaquée. On ne note d'abord pas, collée à la maison, immobile, assise, une femme qui attend. «L'attente neutre», comme disait le faux Godard? Ou l'attente tragique de celle, délaissée, qui ne renonce pas? Passe-Muraille pourrait être le nom de cette femme jouée par Jeanne Candel, scotchée par les cheveux à son chez elle, et qui semble y tenir coûte que coûte. Auparavant, l'autre femme (Caroline Darchen), en décolleté de bal, déterre une enceinte qu'elle nous tend. La musique qui semble diffusée par un antique appareil à bandes magnétiques, s'amplifie tout en

gardant quelque chose de modeste. C'est elle, la 5^e Symphonie de Mahler, qui rythmera ces enchevêtrements d'histoires, au nombre aussi illimité qu'il y a de spectateurs. Sans mots, le public peut tout voir, tout projeter, délesté de certitude sur le sens. Des spectateurs rient beaucoup, quand on remarque surtout le saccage du chagrin.

Rêves enfouis. Un baiser de cinéma qui joue avec la grandiloquence de la symphonie, des objets du quotidien qui vrillent, des assiettes qui se transforment en marelle sur le terreau qui recouvre une partie du plateau, une femme qui marche dessus comme sur la pointe des pieds sans les enfoncer ni les briser, et un énorme cœur coloré et gonflé qui bat, qui bat, qui bat: c'est une trame amoureuse qu'on rembobine après la représentation, dans ce ballet à trois, où les acteurs ne cessent d'enterrer et de déterrer des objets, comme autant de rêves enfouis. Au premier plan, un couple joue à Robinson Crusoe qui survit en attrapant des poissons dans une vraie mare. Ils jaillissent, argentés, se débattent, et c'est une surprise de les voir si vivants. Plus tard, c'est une tranche de pain, qu'on prend d'abord pour un ver de terre, qui se déplace de manière autonome au sol. Et quand, tout à la fin, le paysage sera calciné, le trio dévorera une (vraie) brioche lumineuse. Le pari est enthousiasmant: réussir à concevoir un spectacle muet qui s'organise différemment pour chaque spectateur puisqu'il n'est pas l'illustration d'un récit préalable. «On s'est amusés à faire jaillir tout ce que cette musique contenait de fantômes et qui nous hante», explique Jeanne Candel, croisée après la représentation. L'actrice metteuse en scène confirme qu'ils ont répété en s'inventant une infinité d'histoires, c'est-à-dire en n'en choisissant aucune. «Pendant la création, on parlait le grommelot, un langage imaginaire. Puis on s'est dit qu'on pouvait amaigrir le spectacle et laisser toute la place à la musique qui serait notre nouveau langage.» Quant au titre, *Demi-Véronique*, on saura juste qu'il vient d'une figure de taumachie.

ANNE DIATKINE

DEMI-VÉRONIQUE

Création collective de LA VIE BRÈVE d'après la «5^e Symphonie» de Gustav Mahler. Théâtre des Bouffes du Nord, 75010, jusqu'au 17 novembre. Puis le 5 mars à l'Empreinte, Scène nationale Brive-Tulle (19) et les 20 et 21 mars au Théâtre de Nîmes (30).

— Demi-véronique —

LA VÉRONIQUE, c'est, en tauromachie, la passe dans laquelle le torero présente la cape tenue à deux mains face au taureau. C'est ce que tentent Jeanne Candé, Caroline Darchen et Lionel Dray avec la « 5^e Symphonie » de Mahler, diffusée durant 1 h 10, le temps du spectacle.

Comment s'attaquer à cette musique, la maîtriser, lui imposer son mouvement ? Le trio mutique évolue entre ballet, cirque, absurde, gags qui rament. Sur scène, un intérieur calciné, une petite mare, de la terre. Dans des saynètes pas toujours drôles mais pleines de poésie, défilent une petite

brune en robe de soirée qui déterre une enceinte audio, un couple de cinéma qui se roule des pelles pas possibles, une biscotte qui traverse le plateau, un cœur qui s'arrête de battre en plein « Adagietto » (rendu célèbre par Visconti dans « Mort à Venise »), etc. Tout cela après qu'un grand gus à moustache a alpagné (longuement) le public, cité des maximes en imitant Godard puis actionné le magnéto à bande qu'il avait accroché au dos.

Gross Mahler !

M. P.

● Aux Bouffes du Nord, à Paris.

DEMI-VÉRONIQUE
PANTOMIME MUSICALE
LA VIE BRÈVE

□ A quoi rêve-t-on quand on écoute la fameuse *Cinquième Symphonie* de Mahler ? Voilà la meilleure formule pour résumer le projet de Jeanne Candel et de son collectif, à qui l'on doit déjà de sensationnelles lectures du répertoire baroque, telle leur version d'*Orphée et Eurydice* de 2017, dont on garde le

souvenir. Cette fois, la déception est grande face à leur tentative de théâtre sans paroles mais avec musique, malgré un décor frappant – une maison figée par la cendre après un incendie. Mis à part le prologue servi par un Lionel Dray accueillant les retardataires dans un délire joyeux, et quelques belles trouvailles burlesques que celui-

ci décline avec sa partenaire Caroline Darchen, les scènes s'enchaînent façon collage surréaliste et le ressort finit par s'épuiser. Plus grave, ce spectacle n'évite ni le remplissage, ni une grandiloquence tombant à plat. – **E.B.**
| 1h10 | Jusqu'au 17 novembre, Bouffes du Nord, Paris 10^e, tél. : 01 46 07 34 50. Et en mars 2019 à Tulle et Nîmes.

D'Anis Gras aux Bouffes du Nord : en avant la musique !

8 NOV. 2018 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Rien de commun entre la mise en scène de la pièce de Michel Simonot « Delta Charlie Delta » et « Demi-Véronique », le nouveau spectacle de la compagnie La vie brève. Rien, sauf l'importance de la musique dans ces deux spectacles passionnants aux gammes pourtant opposées.



Scène de "Demi-Véronique" © Jean-Louis Fernandez

Le hasard du calendrier fait qu'il arrive au critique de théâtre de voir dans la même journée deux, voire plusieurs spectacles. C'est le lot habituel des festivals d'été, c'est plus rare le restant de l'année. Ce jour-là j'étais allé dans l'après-midi à Anis Gras, dans la proche banlieue parisienne d'Arcueil, voir *Delta Charlie Delta*, la pièce de Michel Simonot mise en scène par Justine Simonot et le soir j'étais au Théâtre des Bouffes du Nord pour assister à la première de *Demi-Véronique* par la compagnie La vie brève, un spectacle conçu et interprété par Jeanne Candel, Lionel Dray et Caroline Darchen.

"Je ne donne pas cher de leur peau"

Les deux spectacles creusent des sillons dans le champ théâtral très éloignés l'un de l'autre. Mais quelque chose les rapproche et je n'y aurais sans doute pas songé immédiatement si je n'avais pas vu ces spectacles l'un à la suite de l'autre. Ce qui les rapproche, c'est l'usage qui est fait de la musique. Les deux spectacles lui accordent un rôle déterminant. C'est presque toujours le cas des spectacles de La vie brève, c'est même une des particularités de cette équipe, c'est beaucoup plus rare dans le théâtre dit de texte et plus encore s'agissant de la création d'une pièce d'un auteur contemporain sur un sujet qui fut ultra médiatisé.

Michel Simonot revient, en effet, sur le drame de Clichy-sous-bois qui, à l'automne 2005, allait vite gagner une ampleur nationale. Trois jeunes, très jeunes, poursuivis comme leurs camarades par des policiers, se réfugient dans un transformateur de l'EDF en escaladant les murs. Zied Benna et Bouna Traoré meurent électrocutés. Le troisième, Muhillin Altum, gravement blessé en réchappe. Ce fait divers allait mettre le feu dans les banlieues un peu partout en France, Le futur président Sarkozy était alors ministre de l'intérieur et voulait nettoyer tout ça au karcher. Les quatre auteurs du groupe Petrol - Lancelot Hamelin, Sylvain Levey, Philippe Malone et Michel Simonot- écrivent alors ensemble *L'extraordinaire tranquillité des choses* » (Editions Espace 34, 2006) qui revient sur ces faits.

Il faudra attendre 2015 pour que ces faits arrivent devant une cour de justice, la responsabilité des policiers et de leurs services étant engagée dans la mort des deux jeunes. Michel Simonot suit de près le procès qui, minute par minute, explore les événements, avant le drame puis les longues minutes pendant lesquelles les trois jeunes pénètrent dans le transformateur sans voir l'inscription « danger de mort » puis le policier présent non loin qui communique par talkie-walkie avec sa hiérarchie en disant « je ne donne pas cher de leur peau » sans que ni lui ni personne se songe à les sortir de là. Les deux policiers accusés de non assistance de personne en danger seront relaxés en appel. Une stèle à Clichy-sous-bois honore les deux morts en entretenant leur souvenir.

Boutons et potentiomètres

La pièce *Delta Charlie Delta* (publiée aux Editions Espaces 34) reprend en partie les minutes du procès, revient sur les faits, mais s'en éloigne progressivement. Ce qu'écrit Michel Simonot n'est pas tant l'histoire d'un fait divers que ce qui la sous-tend, une temporalité tragique, posant par la même des questions sur les fonctionnements de nos instances républicaines que sont la police et la justice. La pièce est structurée comme une tragédie, le fait divers accouche d'un oratorio, le chroniqueur qui sert de fil conducteur est un coryphée magnifiquement interprété par Clotilde Ramondou. Et les dieux du théâtre envoient sur terre les morts pour qu'ils prennent la parole (les deux jeunes sont interprétés par les excellents Zacharie Lorent et Alexandre Prince). Un chant de vie et de mots et de mort.



Scène de "Delta Charlie Delta" © Jean Gabriel Valot

Un chant magnifié par un autre chant, celui continuellement musical porté par la musique électroacoustique composée et jouée en direct par Annabelle Playe de la première à la dernière minute du spectacle. Elle se tient là sur le côté, debout à deux mètres des acteurs, elle ne cesse de manipuler des fiches, des potentiomètres, de tourner des boutons, elle est continuellement à l'écoute des acteurs et des amplitudes du texte souvent poétique comme soufflé de Simonot. Un contribution décisive qui amplifie la portée tragique de la pièce sobrement mise en scène par Justine Simonot.

Parle pas de Mahler

Tout autre dispositif avec le spectacle de la vie Brève *Demi-Véronique* puisque la musique préexiste au spectacle et depuis longtemps puisqu'il s'agit de la cinquième symphonie de Gustav Mahler enregistrée en 2004 sous la direction de Claudio Abadio avec l'orchestre de la Philharmonie de Berlin. Cette symphonie est la « matrice » du spectacle disent Jeanne Candel, Caroline Darchen et Lionel Dray, les trois artisans et acteurs de cette création collective.

Pas le moindre instrument en scène comme souvent dans les spectacle de La vie brève, mais uniquement de la musique enregistrée. Tout commence par un prologue où, chaussé de très hautes cothurnes en bois fraîchement coupé (on dit que Mahler a écrit sa symphonie dans une cabane au fond des bois), on voit un homme, un géant donc, porter un magnétophone sur son dos. Tel un bonimenteur, un homme-orchestre (les mouvements de ses pieds émettent une zizique) voire un chef d'orchestre, Lionel Dray, du haut de son olympe, apostrophe gentiment le public qui prend place dans la salle des Bouffes du nord. Il déborde de mots, il en profite le bougre. Car quand il se tait et tourne le dos au public, le noir se fait, le silence aussi.

Quand la lumière revient, c'en est fini des mots. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du spectacle. Dès lors, plus ou moins proche, on entend l'enregistrement de la symphonie qui accompagne nombre de films, en particulier par son célèbre et sublime adagietto. Ici le rapport est comme inversé. Venue comme des coulisses, la musique dialogue avec qui se passe sur scène soit une collection de bruissements, craquements et mouvements des plus variés, ce qui ne va pas sans troubler l'écoute de Mahler. Telle cette hache qui fracasse, à grands coups, le mur du décor pour y ouvrir une voie d'accès.



Scène de "Demi-Véronique" © Jean-Louis Fernandez

Fruit d'improvisations, la partition muette et agitée des trois acteurs est fixée mais laisse une place à l'aléatoire, chaque soir l'écoute de la musique peut engendrer quelques variations. Le titre du spectacle emprunté à la tauromachie désigne une passe délicate où le torero par un mouvement de cape et du corps contraint la bête à un temps d'arrêt. Les trois démiurges de *Demi-Véronique* y voient en miroir le soupire cher à la composition musicale. Le fait est qu'ils en soupirent d'aise. C'est ainsi que les trois ménestrels combattent amoureusement la musique en la cajolant, en se foutant de sa gueule, en l'ignorant ou bien en en épousant les profondes inflexions. Tel ce moment où Jeanne Candell (sorte de fée recyclée en sorcière) plaque par mèches ses longs cheveux maculés contre le mur calciné (scénographie de Lisa Navarro) en accord avec les tempos de Mahler.

Puristes de la salle Pleyel pour qui le moindre toussotement est une insulte au sacrosaint recueillement lié à l'écoute, ne foutez pas les pieds aux Bouffes du Nord. Vous y verriez une épidémie de fausses oreilles, une chemin d'assiettes en carton, des sacs à fumée, un poisson sauteur, récalcitrant et inusable, la bataille homérique d'un coq avec une poule, un cœur gros comme un bœuf, j'en passe et non des moindres. La sorcière, le géant et la fée aux seins débordant de générosité et d'espièglerie nous façonnent un théâtre musical récréatif du tonnerre.

Delta Charlie Delta jusqu'au 10 nov à Anis Gras (Arcueil), le 10 janv au théâtre de la tête noire à Saran, le 12 fév aux Treize arches à Brive, le 19 fév aux Scènes croisées de Lozère à Mende, le 21 fév au Périscope à Nîmes, le 7 mars à La ruche, Arras.

Demi-Véronique, du mar au sam 20h30, plus sam 14h30, Théâtre des Bouffes du Nord ; 5 mars au théâtre de Brive-Tulle, les 20 et 21 mars au théâtre de Nîmes.

JOURNAL

DEMI-VÉRONIQUE AU THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD – MAHLER ENTRE DEMI-SOUIPIR ET PANTOMIME – COMPTE-RENDU



PIERRE-RENÉ SERNA

[LIRE LES ARTICLES >>](#)

TAGS DE L'ARTICLE

[Jeanne CANDEL](#), [Caroline DARCHEN](#), [Lionel DRAY](#),
[La Vie brève](#), [Lisa NAVARRO](#)

[PLUS D'INFOS SUR THÉÂTRE DES BOUFFES DU
NORD](#)

La compagnie La Vie brève est habituée des spectacles iconoclastes, avec de préférence une touche musicale (que rappellerait son intitulé, allusif à l'opéra-zarzuela de Falla). On se souvient ainsi de *Crocodile trompeur*, d'après *Didon et Énée* de Purcell en 2013, ou de *Orfeo, Je suis mort en Arcadie* d'après *L'Orfeo* de Monteverdi début 2017 (1), tous deux au Théâtre des Bouffes du Nord. Ce collectif théâtral revient en ce même théâtre avec son dernier spectacle, qui une fois encore sort des sentiers battus, *Demi-Véronique*.

Car comment qualifier ce spectacle ?... On peut certes faire mention de théâtre, mais de théâtre sans paroles (hors le prologue). On pourrait parler de théâtre musical, puisque la *Cinquième Symphonie* de Mahler sert de fond musical, d'illustration sonore. On pourrait penser alors à du ballet, pour le jeu des intervenants, chorégraphié certes mais si peu dansant. Nous préférons qualifier de pantomime, un genre qui a une longue tradition, cette épopée mimée où les gestes et les mouvements s'enchaînent et se répondent à coups de cascades.



Le titre lui-même de la pièce semble une énigme. On serait tenté d'y voir un écho d'André Messager et son opérette *Véronique*... Que nenni ! Jeanne Candela, Caroline Darchen et Lionel Dray, les concepteurs et intervenants du spectacle, s'en expliquent : « La Demi-Véronique est en tauromachie le nom d'une passe durant laquelle le torero absorbe le taureau dans l'éventail de sa cape, le conduit dans sa courbe serrée jusqu'à la hanche, en contraignant l'arrêt de sa charge. Comme le soupir en musique, c'est une pause, une suspension à partir de laquelle tout peut recommencer et se transformer. » C'est effectivement comme cela que l'on vit cette heure de spectacle. Et d'ajouter : « La *Cinquième Symphonie* de Mahler est la matrice de cette création. »

Il y a donc cette symphonie, omniprésente, mais diffusée par hauts parleurs (version Claudio Abbado en 2004 avec la Philharmonie de Berlin), à la manière de certaines musiques de ballet. Les trois intervenants se font alors mimes, acrobates, comédiens muets, dans une série de séquences que la musique transcende et qui tient de la performance au sens plastique : chocs, percements, déchirures, entre eaux et feux d'un décor cramoisi et carbonisé qui se prête tant à l'aspect délabré des Bouffes du Nord. Un moment suspendu, effectivement. Lionel Dray, à qui revient aussi un inénarrable prologue parlé (seul moment parlé) avec imitation et propos de Jean-Luc Godard, se bagarre et se trémousse avec ses deux complices, Jeanne Candela et Caroline Darchen, dans un joyeux et ravageur délire. La scénographie de Lisa Navarro, faite de riens, ce décor de fond de plateau tout de noir et destiné à être brisé, un sol caverneux de sables et d'eaux équivoques, constitue alors le meilleur des contextes à ce chaos visuel impitoyablement réglé, que nimbent les évocations multiples des images musicales mahlériennes.

Pierre-René Serna



(1) Voir notre compte-rendu : www.concertclassic.com/article/orfeo-je-suis-mort-en-arcadie-au-theatre-des-bouffes-du-nord-monteverdi-sauce-piquante

Demi-Véronique, création collective de La Vie brève sur la musique de la *Cinquième Symphonie* de Mahler – Paris, Théâtre des Bouffes du Nord, 13 novembre ; prochaines représentations : 14, 15, 16 et 17 novembre 2018 /

www.bouffesdunord.com/fr/calendrier/demi-veronique

Reprises en tournée : Scène nationale Brive / Tulle, 5 mars 2019 ; Théâtre de Nîmes, 20 et 21 mars 2019.

Photo© Jean-Louis Fernandez

Concerts & dépendances

Demi-Véronique, en-cas de Mahler

mardi 13 novembre 2018 à 22h48



Aux Bouffes du Nord, *Demi-Véronique*, création collective de La Vie brève (rien à voir avec De Falla), révélé *in loco* par les très inventifs et faussement foutraques *Crocodile trompeur (Didon et Enée)* (2013 - voir [ici](#)) et *Orfeo, je suis mort en Arcadie* (2017 - voir [là](#)). Mahler après Purcell et Monteverdi, plus précisément la *5ème Symphonie*, œuvre non vocale entraînant un spectacle sans paroles pour trois acteurs et beaucoup d'accessoires, si ce n'est la logorrhée godardienne (il imite d'ailleurs le cinéaste) d'un bonimenteur apostrophant le public en guise de prélude, façon classique d'abolir la frontière entre salle et plateau. De musique il y aura beaucoup plus, de larges pans du chef-d'œuvre (dirigé par Claudio Abbado, signe d'un sûr goût musical) sortant d'un vieux magnétophone et envahissant l'espace, rythmant

les folles actions et les tragiques suspensions se succédant, se chevauchant même à un rythme soutenu. « *Alors voilà : nous avons mis toute cette musique en nous, dans les recoins les plus profonds de nos corps et de nos cœurs et nous avons composé une épopée musicale et théâtrale dans un intérieur calciné, une maison ravagée par le feu* », explique la conceptrice et interprète Jeanne Candel. On n'en saura pas plus sur le(s) pourquoi du comment, si ce n'est qu'en taumachie « *la Demi-Véronique est le nom d'une passe durant laquelle le torero absorbe le taureau dans l'éventail de sa cape (...)* Comme le soupir en musique, c'est une pause, une suspension à partir de laquelle tout peut recommencer et se transformer ». Il y a en effet un air de famille entre cette accumulation de signes et d'images en noir et blanc dont chacun pourra tirer son propre scénario et la saturation de rythmes et d'atmosphères qui font de la *5ème* une des *Symphonies* de Mahler les plus séduisantes en détails (l'Adagietto « de » *Mort à Venise*) et les moins immédiatement accessibles dans leur globalité. On se dit même, quand les lumières se rallument sur le plateau transformé en champ de bataille, que ce délire tragico-burlesque apparemment hors-sujet en dit plus long sur Mahler et sa *5ème Symphonie* que bien des commentaires savants.

François Lafon

Bouffes du Nord, Paris, jusqu'au 17 novembre. Scène Nationale de Brive/Tulle le 5 mars 2019. Théâtre de Nîmes, les 20 et 21 mars 2019
(Photo © Jean-Louis Fernandez)

« Demi-Véronique » d'après Gustav Mahler

Du 6 au 17 novembre 2018



**NOTRE AVIS : À NE PAS MANQUER
-SÉLECTION NOVEMBRE 2018-**

Une cinquième symphonie, une maison brûlée qui s'émiette, trois personnages qui tentent de « faire » quelque chose... Il n'en faut parfois pas plus pour nous combler. Si si.

“

Se connaître soi-même, c'est la mycose des couillons.



La pièce en bref

Avant d'expliquer par le menu les multiples raisons pour lesquelles nous sommes littéralement tombés en pâmoison devant le dernier spectacle de La Vie Brève, commençons pas en dire un peu plus sur le titre. Une Demi-Véronique n'est pas une pièce de boucher, ni une pratique sanguinaire consistant à couper une malheureuse Véro dans le sens la longueur. C'est en tauromachie « le nom d'une passe durant laquelle le torero absorbe le taureau dans l'éventail de sa cape, le conduit dans une courbe serrée jusqu'à sa hanche, en contraignant l'arrêt de sa charge. Comme le soupir en musique, c'est une pause. ». Et c'est effectivement comme ça que l'on vit ces 80 minutes.

Une maison calcinée, trois personnages complètement loufoques qui ne piperont mot, et une suite de gags tragicomiques sur fond de cinquième symphonie de Mahler. Partie de pêche à la main dans un mélange d'eau et de suie, baiser sauvage et fumant, dégustation de biscottes et tentative de réanimation d'un énorme ventricule en tissu à même le sol. Ça ne ressemble à pas grand-chose, si ce n'est à ce genre de rêve très bizarre que l'on raconte à la table du petit-déjeuner. On retrouve ici toute la loufoquerie du collectif La Vie Brève, avec un Lionel Dray absolument hilarant.



ON A AIMÉ

- Les oreilles géantes.
- Le petit discours d'accueil de Lionel Dray et ses digressions sur l'apocalypse.



ON A MOINS AIMÉ

- L'acoustique, pas toujours impeccable.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un féru de biscotte et de musique classique.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Quand ça n'a apparemment aucun sens.

Infos Pratiques



Mise en scène
La Vie Brève



Dates
6 au 17 nov. 2018



Horaire
20h30 (mar-sam)
14h30 (sam)



Durée
1h10



Adresse
Théâtre des Bouffes du Nord
37 bvd de la Chapelle
Paris 10



Avec
Jeanne Candel
Lionel Dray
Caroline Darchen



Prix
À partir de 16€